

CAHIERS 67
METANOIA

67

CAHIERS METANOIA

1991

revue trimestrielle

SOMMAIRE

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Μετανοια
LYON 6564-15 T

Directeur de
Publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 09.91
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

EDITORIAL <i>INTRONISATION DU JE</i>	p. 3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 80</i>	p. 16
RECHERCHES <i>LE CORPS, PIERRE DE TOUCHE DE LA CONNAISSANCE</i> <i>LE MENTAL, PIERRE D'ACHOPPEMENT</i>	p. 26
MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME	p. 32
BIBLIOGRAPHIE <i>NISARGADATTA MAHARAJ :</i> <i>A LA SOURCE DE LA CONSCIENCE</i> <i>par Yves MOATY</i>	p. 35
POESIES	p. 39

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976.....	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

Intronisation du JE

Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le moi.
(log 100)

C'est aux dieux de venir à moi,
non à moi d'aller à eux.
Plotin

Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas.
Maître Eckhart.

Qui a autorité pour parler ?

Sous peine de rester dans une confusion inextricable, le gnostique se doit de répondre clairement à cette question. Il peut le faire en faisant appel à une logique simple et incontournable.

Néanmoins son aventure relève de la vie et, bien que la logique ne soit pas en porte à faux avec la vie, la vie ne saurait se satisfaire de la logique. *Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout.* Il lui faut donc impérativement répondre à la question *Qui suis-je ?* y répondre non pas théoriquement, intellectuellement, mais en vue de satisfaire une exigence vitale.

Or, dans ce préambule, le gnostique est déjà en droit de me faire remarquer - car je souhaite, je demande, qu'il ne me passe rien absolument rien - que je commence par citer un logion, qui, si évocateur soit-il, risque de nous resituer dans un contexte de culture, donc dans un contexte de mort et non de vie. Or c'est justement le piège que dénonce le logion en caractérisant la folie de la pensée qu'il s'agit d'éviter.

Les Maîtres

Dès lors dois-je m'interdire de recourir, pour me connaître, me reconnaître, à une autorité extérieure dont on a consigné des paroles qui m'interpellent ou qui vit actuellement ? Il s'agit toujours de répondre au fameux "Qui suis-je ?" qui conditionne tout.

Que puis-je attendre des paroles des Maîtres ? Sont-elles des poteaux indicateurs sur ma route ? Mais il n'y a pas de route, comme il n'y a pas de but à atteindre. Il y a en moi une réalité, qui demande impérieusement à être vécue, ici-maintenant, dans une attention sans intention, et lorsque la réponse correspond à la demande, c'est la béatitude. Les paroles des Maîtres témoignent de cette adéquation merveilleuse entre la demande et la réponse. On le voit, il ne s'agit pas de bornes sur un chemin délaissé mais bien d'un échange au niveau où le gnostique entend se situer - je ne parle pas, je ne parle plus de ces pseudo-gnostiques qui continuent de s'adonner à l'hybridation : ce n'est pas à eux que s'adresse la question : *Qui a autorité pour parler ?*

Le gnostique recherche les occasions d'échanges. Il les apprécie d'autant plus qu'elles sont rares étant donné la nature de ce qui est en jeu. C'est chaque fois l'émerveillement de constater que ce que *l'autre* vit et dit, c'est ce que je vis aussi et, même s'il paraît le dire mieux que moi, c'est fondamentalement le même qui est reconnu. Celui qui donne et celui qui reçoit se confondent dans l'Un originel.

Lorsque le gnostique n'est plus en face d'un autre gnostique mais dispose des paroles évocatrices qui sont comme un visage qu'on reconnaît et en qui on se reconnaît, alors la rencontre avec la parole, même sans la magie du son ou du timbre, facilite ce qui demande à se vivre, à se dire. J'aime du reste à choisir des perles rares qui allient le bonheur du vivre au bonheur du dire. Ainsi qui pourra me reprocher de rechercher les perles que je peux

m'offrir, dont je dispose à mon gré dans l'expression de la vie même. Car c'est bien de cela qu'il s'agit et non de citations auxquelles on a recours pour prouver quelque chose, faire étalage d'érudition, réunir des informations.

Gnostique, mon frère, mon alter ego, tu ne vas pas me suspecter maintenant si, pour répondre à la question *Qui a autorité pour parler ?* j'ai recours - une fois n'est pas coutume - à un florilège de paroles de temps et de lieux divers mais qui avec des mots différents évoquent cette réalité vivante. Le psychique lui ne peut manquer de me faire un procès d'intention, mais ce n'est pas une raison pour moi de prendre en compte l'importance qu'il croit devoir se donner.

Les paroles que je cite, je les fais miennes. Elles sont plus que ma chair et mon sang puisque mon essence même n'est pas ce corps. Disant qui je suis, elles répondent à la question : *Qui a autorité pour parler ?* Ce faisant, je ne recours pas à une autorité extérieure pour connaître ma nature véritable ; il m'est donné dans ces contacts privilégiés de découvrir que le vivant, quelque soit le nom qu'on lui donne, est l'unique et suprême réalité et que cela je le suis. La formulation varie mais ce que je vis et ce qu'ont vécu ceux qui nous ont gratifiés de leur témoignage offre une unité indissoluble et inaltérable, celle qui peut se dire par l'illiptique JE. Si j'accompagne le je d'un qualificatif qui explicite le JE sans le limiter j'ouvre l'éventail de ma jubilation : *Je suis la lumière qui est sur eux tous.* Je dis la parole en me célébrant moi-même, comme lumière vivante et jaillissante. Je la dis en pensant ou non à Jésus qui l'a dite avant moi. Simplement elle magnifie ce que je vis, ce que je suis. Même chose pour la parole que j'aurais pu entendre alors que Nisargadatta n'avait pas encore quitté son corps : *Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves.* Je ne peux également que faire mienne cette autre parole du premier : *Le Royaume, il est le dedans et il est le*

dedans et il est le dehors de nous comme aussi l'injonction pressante du second : Il vous faut développer la conviction - Je suis l'Absolu - c'est très important (Ni ceci, ni cela, p. 192).

Deux maîtres, deux éveillés, disent ce que le gnostique dit de lui-même. Ils répondent chacun comme je réponds moi-même à la question *Qui suis-je ?*. Et la réponse établit l'autorité de celui qui parle en abolissant toute relation de dépendance. De celui-là, Jésus dit à plusieurs reprises : *Le monde n'est pas digne de lui*. Cette prise de conscience, qui obéit à une logique simple et incontournable, est surtout et avant tout éveil par excellence à la vie qui ne connaît ni mort ni peur.

Toujours pour m'éprouver et pour renouveler la joie de découvrir qu'ailleurs, en d'autres temps, c'est comme aujourd'hui, le même qui s'enchant de se reconnaître, je me tourne vers la tradition hindoue et je découvre que l'Inde est une terre d'élection dans l'expression sous des noms divers du JE sans second. Il n'est pour cela que de plonger dans le florilège que nous offre le Védanta¹.

LE VEDANTA

Le Védanta m'invite à me pénétrer de l'importance de prendre conscience de mon identité et de me la rappeler sans cesse : *La conviction, qui résulte du rappel incessant de la vérité, 'Je suis le Brahman' élimine tous les doutes de l'ignorance (p. 62)*. Il n'empêche que l'ignorance est bien là ; Maya est omniprésente dans la manifestation. Cependant, pour mettre fin à ce rêve décevant, le gnostique se doit de réaliser ce qu'il n'a jamais cessé d'être en réalité, le Brahman unique, sans second, celui que nomme la *Chhândogya Upanishad* : *Tu es Cela (Tat tvam asi)*. Les textes le

1. Un choix de textes nous est proposé dans le petit livre : *HYMNES ET CHANTS VEDANTIQUES* de Shankarâchârya, traduits du Sanscrit par René Allar, Ed. Orientales, Paris, 1977.

mettent en garde contre ce qu'il n'est pas : *Je suis ni le mental, ni l'intellect, ni le moi empirique, ni la mémoire ; je suis sans vue, sans goût, sans odorat et sans ouïe ; je ne suis ni l'éther, ni la terre ni le feu ni l'air ; je suis Shiva, je suis Shiva qui est pure conscience et pure béatitude (p. 53).* Le rappel réitéré *Je suis Shiva...* alterne dans le texte avec l'énumération de ce que je ne suis pas. Une autre hymne m'incite à reconnaître ce que je suis en renouvelant l'invitation à réaliser le Brahman : *Réalise le Brahman qui est plénitude... Etre, Conscience et Béatitude, sans dualité, unique et infini. Réalise le Brahman par lequel toutes choses sont éclairées, dont la lumière fait briller le soleil et les autres corps lumineux mais qui n'est point rendu apparent par leur lumière. Réalise le Brahman...*

Comme pour ôter toute peur d'assumer l'autorité que confère l'identité, l'auteur a retenu un chant où l'affirmation répétée : *Je suis Shiva* est renforcée par l'expression réitérée *Je suis vraiment cela* : ... *Je suis Shiva qui est la lumière par excellence... Je suis Shiva... Etre-Conscience-Béatitude... Je suis vraiment cela (p. 67).* Etant vraiment cela, l'éveillé pose la question révélatrice : *Quel autre pèlerinage y-a-t-il encore pour moi ?* Question qu'eût pu poser l'auteur du Tao, le chinois Lao tseu : *Le Tao est éternellement sans agir ; cependant, tout a été fait pour lui.*

Que le monde croit ou non à la réincarnation, ou au salut dans quelque paradis au bout de l'histoire, à partir du moment où le rêve est stigmatisé comme tel, je réalise qu'il n'y a rien à changer au déroulement des choses, alors que, si je prenais en compte le point de vue de la société, je n'en finirais pas de me lamenter sur les malheurs du monde et de rechercher les moyens de lui venir en aide. Je suis donc souverainement disponible pour la seule tâche qui peut me requérir, celle de ma connaissance qui est en même temps reconnaissance.

LES SOUFIS

Ainsi, en continuant le jeu des rencontres - et pourquoi ne serait-il pas poursuivi s'il s'avère gratifiant car il est toujours question du même qui se sonde, se découvre et se magnifie à se vivre et à se dire quand je me reconnais dans ses paroles ? - je peux passer du Védanta au Tao, au Tch'an, au Soufisme, à l'Evangile selon Thomas... Dans cette sollicitation, je ne dévie pas de la présence centrale du JE et savoure les paroles qui l'honorent. Mais je déplore du même coup les manoeuvres de ceux qui cherchent à cacher les clefs de la gnose et s'érigent en censeurs et en persécuteurs. L'Islam officiel persécuta les soufis qui osèrent braver le pouvoir en se désignant par le JE absolu. En réalité, au niveau du monde, la rivalité n'existe pas mais les ténèbres ne perçoivent pas la Lumière.

Pour avoir affirmé sans la moindre précaution devant ses juges, *Je suis Dieu* Al-Hallaj fut supplicié et crucifié.

Cependant, Al-Hallaj qui dansait, enchaîné, en récitant: *Celui qui me convie... m'a fait boire à la coupe qu'il a bue lui-même* représente un cas d'exception. Pour masquer leur audace que le pouvoir religieux interprétait comme le blasphème par excellence, ils savaient faire une pirouette, recourir à un artifice, citer le Coran ou une parole de Mahomet. C'est ainsi que Ibn al-Farid du Caire (1187-1235), pour éviter les foudres de la critique orthodoxe, chante habilement l'excellence de la vision de Mahomet qui l'a instruit avant de donner libre cours à ce qui en lui demande à se vivre et à se dire : *Et mon esprit est l'esprit de tous les esprits ; et tout ce que tu vois de beauté dans l'univers coule de la bonté de ma nature. Laisse-moi donc et n'attribue à nul autre la connaissance dont je fus gratifié avant mon apparition dans la manifestation bien que parmi les êtres créés, mes amis ne m'aient pas reconnus dans mon identité véritable* (A.J. Arberry, *Le Soufisme, Cahiers du Sud*, 1952).

La gnose trouve dans le soufisme son expression à la fois la plus poétique, la plus pure et la plus riche. De plus le soufisme ne sépare jamais connaissance et amour n'éprouvant pas le besoin de marquer une antériorité quelconque : la béatitude est indissociable de la reconnaissance. Le grand soufi, Ibn-Arabi, est la référence tant sur le plan de la profondeur et de la justesse de la vision que sur celui du bonheur de l'expression sans oublier son habileté à dérouter les censeurs. Dans le *Livre de l'Arbre et des Quatre Oiseaux, (Les Deux Océans)*, après avoir justement déjoué l'inquisiteur en citant le *Coran* 82, 7-8, il s'élançait, n'hésitant pas à recourir au JE de l'identité véritable :

Je suis l'arbre universel de la totalité et de l'identité...

Je suis l'arbre de la Lumière et du Verbe...

Je suis la musique de la sagesse.

Je suis la source des lumières...

... Ainsi je me suis épris de moi-même...

... Je me suis comblé de ce que je cherchais en moi...

En employant résolument le JE, Ibn-Arabi libérait en lui l'Unique qui se magnifiait en tant que tel. Mais l'apparente allégeance, qui se comprend dans le contexte de l'époque, ne serait plus de mise aujourd'hui. Elle ne l'était pour ainsi dire plus déjà chez un émule d'Ibn Arabi, Abd el Kader. Réalisant qu'il n'est autre que le JE qu'il exprime, il témoigne pour se célébrer d'un art amoureux incomparable, qui, bien que dans un contexte différent et à plus de six siècles de distance, révèle une complicité singulière avec son aîné :

Je suis l'Amour, l'Amant, le Bien-Aimé tout ensemble.

fait écho à :

Je suis mon bien-aimé et mon amant, et mon jeune homme et ma jeune fille.

La trilogie a sa source dans l'Un auquel s'identifie ostensiblement et souverainement le "chevalier du désert" :

Je suis Absolu, renoncez pour toujours à me fixer une entrave... Je n'ai aucun semblable, je n'ai aucun contraire... l'autre n'a d'existence que celle imaginaire, érigée par vous en mode sensible...

N' imagine pas qu'autre que moi m'a proclamé unique, autrui, c'est la disgrâce et la dualité.

Cependant, l'Unique ne se contente pas de s'accueillir lui-même à l'exclusion de tout autre, il est également seul habilité à se célébrer :

*Celui qui fait mon éloge est très loin de m'avoir compris...
Je dis Moi ; mais y a-t-il ici un autre que Moi-même ? Je ne cesse d'être, au sujet de "Moi" dans la folie et l'éblouissement.*

Alors que les hommes veulent être des serviteurs et tuent ceux qui s'affranchissent, le soufi déclare :

Seul le Puissant demeure : il n'y a pas de serviteur.

Pourtant, comme pour ne pas se couper de ceux qui sont soumis à l'épreuve redoutable du JE, Abd el Kader réintroduit parfois le dialogue entre le *Serviteur* et le *Puissant* mais toujours dans l'optique de la dissolution du premier dans ce qui le constitue essentiellement : souci de ne pas dérouter le disciple ? Aptitude et inclination à l'enseignement ? Le gnostique pourtant rayonne grâce à ce qu'il est et non par ce qu'il souhaite apporter à l'autre.

Il reste que Abd el Kader a formulé dans un poème unique, en une phrase, le double rôle d'occultation et de révélation de la manifestation ; il l'a fait avec un bonheur d'expression sans précédent :

Je suis l'être de toute chose en mode sensible et selon l'entendement... Rien n'est mon Etre : prends garde au lien réciproque et au rejet !

Pour le gnostique, l'intronisation de JE va de soi ; c'est une question de convenance et de bienséance. Néanmoins pour être comprise dans son amplitude, elle demande la prise en compte de ces deux aspects de la manifestation, l'occultation étant la phase préparatoire à la révélation. C'est encore le Soufi qui nous donne le pourquoi de la manifestation : *J'étais un trésor caché et j'ai désiré me connaître, c'est pourquoi j'ai conçu la manifestation.* Ce qui veut dire en clair que l'Absolu, dans sa réalité ultime, n'est pas conscient de lui-même ; son état naturel étant l'inconnaissance, et que le jeu de la manifestation lui permet de passer de l'inconnaissance à la conscience de lui-même. En tant que telle, la manifestation ne révèle pas : les ténèbres n'accèdent pas à la

lumière et ne sauraient donc lui permettre de se reconnaître en elles. La parole soufie atteste le rôle spécifique du serviteur dans la théophanie : *Ma terre et mon ciel ne me contiennent pas, mais le coeur de mon fidèle serviteur me contient*. Ce rôle privilégié du serviteur est souligné par le verset *Rien n'est mon Etre : prends garde au lien réciproque et au rejet*. Ainsi, d'une part, la manifestation ne permet pas à l'Absolu de se reconnaître (de le contenir) et, d'autre part, le serviteur issu de la manifestation le révèle (le contient). Apparente contradiction que le poète souligne et résout ; pas de réciprocité : ce qui est produit ne saurait produire, ce qui est perçu ne saurait percevoir. Par ailleurs, l'unicité du JE doit être sauvegardée absolument, d'où l'absence totale de rejet : l'unique englobe les contraires sans exception. JE reste sans second : *Seul le Puissant demeure : il n'y a pas de serviteur*, parce que le serviteur dont la fonction est d'accueillir le Puissant et de le révéler s'efface au point de disparaître en lui. Sans l'extinction de l'un en l'autre, l'intolérable dualité subsisterait, le JE ne serait pas l'unique et tout le jeu serait compromis. Il ne saurait y avoir passage du rêve au réel, des ténèbres à la lumière, du petit je au JE de l'éveil, sans cette ultime compréhension du rôle du serviteur.

OCCULTATION ET REVELATION

Peu importe le nom qui est donné à l'artisan révélateur requis pour permettre au JE de se manifester : L'Islam emploie le mot serviteur. L'évangile selon Thomas parle du corps (*log 29 ; 80...*) ; peu importe également le nom employé pour désigner l'Absolu qui est l'unique objet de la reconnaissance. L'Islam l'appelle Dieu, le Vedanta, le Brahman, l'Evangile le nomme l'Esprit (*log 29*), mais Jésus qui se veut l'égal du Père emploie le JE : *Je suis la lumière*. Il s'agit avant tout de comprendre une relation singulière, qui représente l'aboutissement de tout le jeu de la manifestation, entre celui qui est l'occasion de la révélation et celui qui la sollicite, relation qui nécessite la présence du corps pour ce

passage de l'état d'inconnaissance (Dieu caché) à celui de la conscience : le JE intemporel et éternel se révèle à lui-même ici-maintenant dans une actualisation spatio-temporelle, il se révèle grâce au corps tout en préservant l'inaliénable non-dualité. La réussite du jeu tient du prodige, tant les contradictions paraissent insurmontables. Elles le sont effectivement aux yeux du monde qui persévère dans le rêve. En revanche, les artisans rarissimes de la révélation sont l'objet d'un choix (*log 23*), et, au cours des épreuves initiatiques qui mènent à la mort de l'égo, ils découvrent qu'ils ne sont qu'illusoirement différents de JE. Ainsi le corps, sans lequel cette prise de conscience ne pourrait se faire, n'est pas JE : *Je suis l'être de toute chose, rien n'est mon Etre* mais il n'est pas davantage une entité par lui-même puisqu'il a dissipé l'illusion d'être différent. Une autre terminologie peut apporter un éclairage complémentaire à ce délicat passage qui pourtant demande à être compris clairement. JE est lumière (*log 77*) tout est lumière, bien que le monde, aliéné par les images, ne la perçoive pas. La lumière constitue l'essence même des *êtres de lumière* choisis en vue de la révélation du JE ; elle les absorbe au point de ne laisser aucunes traces au moment où grâce à eux JE prend conscience de sa nature véritable, tant et si bien que, quand ils voient, c'est JE qui voit, quand ils écoutent, c'est JE qui écoute, etc. et quand ils s'expriment, ils disent inmanquablement JE. Employant spontanément le JE, ils ne se désignent pas eux-mêmes mais signifient que leur effacement est total et qu'ils sont passés du rêve à l'éveil. Substituant le JE à eux-mêmes, ils préservent l'unicité du JE.

Le monde entier a été conçu en vue de la reconnaissance de JE par lui-même, mais le monde ne le sait pas. Le saurait-il qu'il disparaîtrait aussitôt, car il ne peut subsister un seul instant en tant que réalité sans réintroduire l'insupportable dualité. Or, si le jeu de la manifestation cessait, la théophanie elle-même serait compromise, JE ne serait plus conscient d'être JE.

La manifestation est donc nécessaire à la révélation, mais elle ne peut subsister que sous la forme du rêve ou du mirage afin que soit préservée l'unicité du JE. Cependant le mirage, lié à la révélation, n'est pas perçu par les hommes comme un rêve coupé du réel ; ils le voient comme réel, d'où ce défaut de vision, cette vue inversée. La méconnaissance des exigences réelles du JE absolu engendre la peur et les persécutions ; l'histoire est là pour en témoigner. Au nom de la justice et de la vérité les hommes font la guerre à leur Etre réel, faute de le connaître : méprise inconsciente et suicidaire.

Si la manifestation ne produisait que les ténèbres sans autre dessein que la maintenance du rêve, elle n'atteindrait pas son objectif qui est de permettre la révélation du JE à lui-même. La parole soufie déjà citée l'atteste : *Ma terre et mon ciel ne me contiennent pas mais le coeur de mon serviteur me contient.* Elle est corroborée par le dit d'Abd el Kader : *Prends garde au lien réciproque et au rejet.*

Dans son être, le serviteur contient ce que la manifestation ne peut contenir. Cependant, comme il accueille le tout pour le révéler, rien ne reste en dehors du jeu ; de telle sorte que la dualité bien-mal, vérité-erreur, beauté-laideur etc. se trouve transcendée dans le JE. C'est pourquoi le gnostique est l'exemple même de la tolérance au sein même de l'intolérance.

Il ne cherche pas à lever le voile de l'incompréhension et de la séparation qui s'interpose entre le monde et lui ; il s'adapte aux situations sans vouloir changer les hommes, sachant au besoin se faire ignorer, et passant d'une forme de clandestinité à une autre forme de clandestinité, subissant tantôt l'agression organisée, tantôt le mépris, tantôt l'indifférence et l'oubli. Il peut aussi susciter un intérêt jaloux qui se traduit par des tentatives de récupération ; et dans ce dernier cas, l'usurpateur veut bien admettre l'unicité du JE mais non l'occasion qu'il s'offre de se reconnaître, occasion qui présuppose l'emploi du JE central et exclusif.

L'ETERNEL CONFLIT

En réalité, afin de perdurer dans l'existence, les hommes se veulent différents et se coupent de leur racine ontologique. Tandis que JE se soumet librement à la contrainte du jeu en vue de son actualisation, le monde lui la subit. JE subirait le jeu, tout au moins ses zones d'ombre, s'il n'assumait pas sans réserve l'univers qu'il a façonné, l'enfer tout aussi bien que le paradis.

Qui dit contrainte subie, dit limitation : les hommes, aveuglés par le voile, veulent règlementer l'expression du JE et le soumettre à la censure. Cette prétention se traduit différemment suivant les époques et les pays. Souvent le clivage engendrait les persécutions et les guerres.

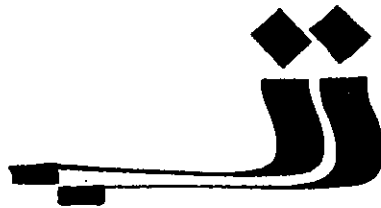
Aujourd'hui, l'incompréhension demeure la même ; elle a simplement pris un autre visage. L'agression caractérisée a fait place à un silence de peur et à la fuite. Même les *apôtres de la spiritualité* souvent habiles à se servir des concepts entretiennent une sorte de flou à la faveur duquel ils mélangent le meilleur et le pire. L'identification au corps continue, l'image est maintenue et les ténèbres nourrissent toujours l'espoir de déboucher sur la lumière. Cependant on ne peut sans dommage cultiver la différence et le métissage car c'est non seulement la libération qui est compromise mais il ne peut qu'en résulter des perturbations psychiques.

L'attitude du monde envers les gnostiques change suivant les époques et les pays. De nos jours, les tortures pshysiques et morales leur sont épargnées, les justiciers ayant perdu une bonne part de leurs prérogatives et de leur autorité. Les ésotérismes de tout niveau, bien qu'étant sans commune mesure avec la vraie gnose, ont semé la confusion au sein des religions, et comme les fils des ténèbres ne peuvent percevoir la lumière, les gnostiques vivent dans une semi-clandestinité encore jamais rencontrée. A la faveur de la confusion et d'un relâchement général, la gnose refait

surface sans rencontrer d'opposition organisée. Elle bénéficie de la situation qui permet au charlatan comme au gourou de proposer leurs remèdes aux maux de l'humanité. Du reste, jamais les tentatives des ténèbres d'envahir le champ de la lumière n'ont été si intenses, jamais n'a été si forte la prétention de pseudo-gnostiques de s'ériger en guide.

L'enjeu, qui est la reconnaissance du JE par lui-même, n'autorise plus l'imposture. Sous l'emprise du multiple le pseudo-gnostique dénature le réel en en parlant. Le gnostique, attentif à la lumière vivante et jaillissante, a le souci d'harmoniser le vivre et le dire du JE. Ses exigences sont à la mesure de l'autorité qui demande à être perçue et reconnue comme la totalité. C'est donc JE seul qui se découvre et se reconnaît par l'entremise d'un révélateur qui se fond en lui. L'identité du gnostique est donc fondamentalement et absolument celle du JE. Il la décline en disant : *je suis le Brahman ; je suis la lumière,...*

Cela peut être dit aujourd'hui, cela doit être dit même au milieu de tous les déferlements ésotériques qui flattent le merveilleux et le miraculeux. Afficher une identité d'emprunt, celle de l'ego, ne serait plus de mise. Le gnostique dit JE, je dis JE en m'assumant car je sais qui le dit réellement. JE sais que ce n'est pas le serviteur qui parle puisqu'il n'y a pas de serviteur. Cependant, je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères. Les arguments du pseudo-gnostique, qui n'est qu'un psychique déguisé, ne me concernent pas. Je le dis clairement au besoin, mais sans ostentation, car, si le monde a besoin de justification, le gnostique lui demeure à l'écoute du vivant. *La rose est sans pourquoi, (Silésius).*



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 80

JESUS A DIT :

CELUI QUI A CONNU LE MONDE

A TROUVE LE CORPS ;

MAIS CELUI QUI A TROUVE LE CORPS,

LE MONDE N'EST PAS DIGNE DE LUI.

LOGION 80

Le monde désigne une entité bien déterminée dans l'espace et le temps. Mais l'Absolu ne connaît ni commencement ni fin.

La lumière peut être cachée par les images, mais les images n'existent que grâce à la lumière. C'est elle qui les révèle.

J'ai compris que le monde n'est qu'images qui, de la naissance à la mort, reflètent la lumière. Je ne dépends plus des images, je renonce à vouloir changer le cours du monde, je ne cherche plus à affirmer ma personnalité par des succès éphémères ; le mental ne sert-il pas en réalité à mieux cacher la gnose, comme il est dit :

*Celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et Celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui. (log 56)*

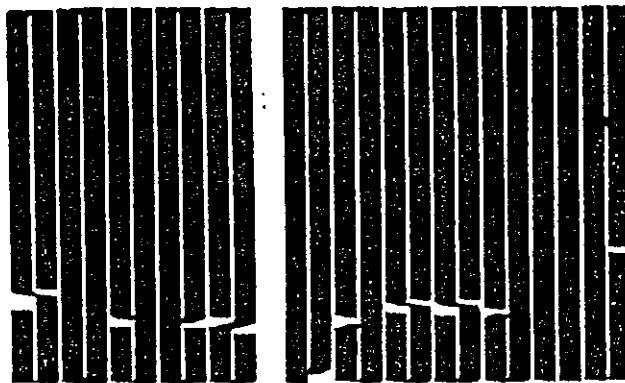
Je vis dans ce monde, j'en suis partie intégrante et pourtant il n'est pas moi. Mon identité véritable s'exprime par un corps, mais ce corps n'est pas moi. Ce n'est pas lui qui me définit. Pour preuve : ce corps se réjouit et souffre autant que les autres, il ne se distingue en rien d'eux, mais il ne révèle rien de mon intime connaissance.

Tel autre, qui découvre son identité véritable, n'a pas besoin d'un signe extérieur, car il n'est autre que moi, il est moi. Il n'y a qu'une vérité, une identité, celle qui englobe toute existence ; il suffit de s'en apercevoir.

Le mental essaie de se mettre en concurrence avec moi par un raisonnement logique, mais comment peut-il prétendre devancer le Tout ?

*Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout. (log 77).*

Maria



Le logion 80 me ramène au logion 56 qui semble être son pendant et son opposé.

Mais alors que dans ce dernier, il est dit :

Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre,
dans le même contexte, je dis aujourd'hui :

J'ai trouvé le corps.

Le logion 56 est un enseignement, un avertissement qui peut me bouleverser.

Le logion 80 est ma découverte et qui m'émerveille !

Jésus me dit d'interroger l'enfant de sept jours pour trouver le lieu de vie.

C'est à partir de cette date symbolique que le non-né va devoir affronter le monde, sa transparence, subir les pollutions du mental, son corps, devoir se chercher afin d'abandonner au monde le cadavre qui est sien. Dans le grand jeu de la manifestation, c'est chacun pour soi qui connaît ses propres affrontements et subit ses propres pollutions.

Celui (armé des meilleures intentions) qui tenterait une évaluation globale en vue de trouver une aide ou un remède collectif est voué à l'échec... et au ridicule !

Ce d'où je viens, c'est-à-dire ce vers quoi je retourne ou, si vous préférez, ce que je suis, bref, ce corps re-trouvé, retourné en deçà les "huit jours" est l'indicible !

Ceci dit, si l'on me demande d'expliquer mon attitude face aux multiples splendeurs et désolations de ce monde, qui n'est pas digne de moi, je dis :

Je rends aux Césars
ce qui est aux Césars,
aux dieux ce qui est
aux dieux

Mais à moi, laissez-moi
ce qui est mien !

André



Autre que Lui n'est pas, disent les soufis avec Balyani. Brahman est réel, le monde est illusion, disent les védantins avec Shankarâchârya. Rien d'étonnant donc si Jésus, dont nous savons qu'il est le Tout (log 77), nous dévoile également sans fard la nature illusoire du monde pour mieux nous révéler que seul l'Esprit (le Père-Mère, l'Atman-Brahman) est l'unique Réalité. Cette vérité est si fondamentale que Jésus, avec le logion 80, reprend presque à l'identique le logion 56 : Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; Celui qui a connu le monde a trouvé le corps.

Tout ce qui est dans la gueule du temps est déjà saisi par la mort, tout ce qui est créé doit disparaître. Le logion 79 nous a montré dans quelle mesure le sentiment de maternité, qui est pourtant aux yeux du monde ce qu'il y a de plus noble et de plus beau, participe de la nature même de l'illusion cosmique en confortant le règne de la quantité et de la multiplicité qui nous éloigne toujours plus de l'Un. Engendrer un enfant, c'est engendrer un corps, donc jeter un cadavre en pâture au monde :

*Avec de la poussière ce corps fut façonné,
Pantin de quatre jours qui redevient poussière. (Kabir)*

La nature du corps est d'être éphémère. Qui a compris cela a déjà levé le premier voile de l'illusion : tant que vous n'aurez pas abandonné l'idée que le monde est réel, vous serez toujours à sa recherche (la vérité). Si vous prenez l'apparence pour la réalité, vous ne connaîtrez jamais la véritable réalité, alors que pourtant cette réalité seule existe. (Ramana Maharshi, Sois ce que tu es, p. 236). Le Bouddha disait dans le même sens : Ce corps n'est rien qu'écume évanescence, mirage inconsistant. Qui sait cela échappe au roi de la mort (Dhammapada, 46). L'univers tout entier, avec ses galaxies, ses comètes et ses trous noirs, même s'il doit durer quelques millions ou quelques milliards d'années, est aussi impermanent, aussi évanescent, aussi illusoire que le corps. Tout ce qui a un début a une fin. Qu'est-ce que mille ou cent mille ans aux yeux de l'éternité ? Si je meurs, ou plutôt si ce corps meurt, le monde meurt avec lui : Tes yeux à peine fermés au monde, le monde n'est plus qu'un théâtre d'ombres (Kabir). La vie est comme un rêve, le monde comme une image évanescence, surgissant de mon mental et disparaissant avec lui : Il n'y a ni création, ni destruction dans l'Absolu. Le monde n'apparaît que lorsque le mental apparaît (Ramana Maharshi, Immortelle Conscience, p. 33).

Comment ce corps pourrait-il être moi ? Né des entrailles d'une femme, il est déjà cadavre : Bientôt viendra le jour qui te fera tout quitter ! (Kabir). C'est pourtant parce que je me suis identifié avec lui que je dis tous les jours : "je parle", "je marche", "je souffre". Cette identification de la conscience du je avec le nom et la forme (nama-roupa), donc avec ce qui naît et meurt, c'est cela l'ignorance, l'illusion, Maya : Le corps, qui est aussi insensible qu'un morceau de bois, peut-il briller et agir en tant

que "je" ? Non. Par conséquent laissez de côté ce corps insensible comme s'il était vraiment un cadavre (Ramana Maharshi, *La Quête du Soi*).

Ce petit "je" n'est autre que le mental qui, constamment alimenté par une suite ininterrompue de pensées, de désirs, de sentiments contradictoires, me voile ce que, de toute éternité, "je suis". Je ne suis ni le corps, ni le mental, ni l'ego. Je ne suis ni ceci, ni cela disent les Upanishads. Dès que le mental est en paix tombent les voiles de Maya. Dès que je cesse de m'identifier avec "Autre que Lui", tout mon être se noie dans un éblouissement de lumière et je sais brusquement, mais tout naturellement que "Je suis Jésus", "Je suis Cela". Seule demeure alors la pure Vision du Soi : *Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée (log 13)*.

Mais si en moi seul le Soi se connaît, alors le corps retrouve sa véritable place. Devenant le support du Soi, le temple de l'Absolu, il est l'occasion de cette extraordinaire métanoïa par laquelle, *merveille des merveilles (log 29)*, il permet la réalisation de l'esprit, la "réintégration" plénière du Soi dans la matière qui semblait l'occulter. Derrière la multitude innombrable des noms et des formes, et même derrière ce qui n'a pas de forme, je ne vois que l'Un qui n'est autre que Moi : *Quand il perçoit la dualité tout entière comme étant aussi la vérité, comme étant favorable et divine... le sage dont l'ignorance a été abolie par l'initiation de son gourou n'est plus le jouet de l'illusion (Shankarâchârya, Hymnes, p. 73)*.

Ce que je rejetais comme irréel m'apparaît maintenant comme partie intégrante de l'Un, comme L'Un lui-même. Il n'y a pas de corps, il n'y a pas de monde sans le Soi. Le jeu de Maya est désormais pour moi manifestation de l'unité : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée. Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière (log 83)*. Le monde est le miroir dans lequel se reflète mon Visage originel, celui que les hommes adorent encore comme un Dieu extérieur : *Moi, Absolu, suis le témoin de mon être qui est la totalité de la manifestation. Cet état d'être est gratifié d'attributs et de titres glorieux : Dieu, Maheshwar etc..., et ils deviennent alors l'objet de la dévotion des hommes (Nisargadatta, Ni ceci, ni cela, p. 71)*. Et si je vois encore le monde ce n'est plus avec les yeux du moi, mais avec l'oeil de Celui qui en est véritablement le Roi :

Vous vous voyez dans le monde, alors que je vois le monde en moi.
(Nisargadatta)

Je vois le monde entier, le monde ne peut me voir.
(Kabir)

Celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui.
(Jésus)

Yves

Pendant plus de trente ans ma personne a subi inconsciemment les conditionnements génétique, astrologique, familial, scolaire, religieux, professionnel, social... sans oublier l'influence millénaire de l'inconscient collectif.

Le monde me ressemblait et je livrais batailles et guerres contre mes propres personnages, fruits amers de notre existence adamique, mais aussi contre des événements toujours transformés, eux, de situations en problèmes. Et quels problèmes ! L'égo me voulait toujours ailleurs et autrement... Pour plaire, réussir, être comme ou mieux que les autres... sans révolte possible ; ne jamais quitter le troupeau endormi, obéir aux lois et aux conventions créées par des dés à coudre de vie concevant ces garde-fous pour s'y abriter des excès possibles des tonneaux de vitalité.

Inutile d'insister, n'est-ce pas ? Puis... puis... après l'expulsion de la matrice suivie de cette bizarre existence humaine, un jour, soudain, inattendue, arrive l'aspiration : l'Absolu appelle l'entité et la prépare à un tout autre usage : le révéler, Lui, Lui seul.

Cette métamorphose de l'Absolu dans la forme actualise et permet une longue et lente animation progressive de tout l'être. Le corps, débarrassé de tout sentiment de séparation d'avec l'Absolu, participe allègrement et sans grandes douleurs à toutes les transformations nécessaires. Assez rapidement, sa compagne de voyage, la Joie, le guide vers toutes sortes d'expériences et de compréhensions donnant Silence, écoute, intuition, réflexion, rire, sourire... s'interpénètrent dans toute la lumière du JEU de la Danse divine dont le Mental-Corps cosmique (cf. le TCHAN), enfin prêt, joue pleinement l'air de fête de la manifestation.

C'est l'éclosion de la Métanoïa. Ici, vivant, "éternellement libre et éternellement à libérer", je peux, à tout moment, comme l'oiseau d'Avicenne, quitter ma cage, état-objet représentant sans doute le tribut à payer au démiurge pour sa participation à l'illusion cosmique "depuis le commencement" : occultation de l'Absolu, sa re-connaissance par Lui-même et son JEU expérimentatif dans les formes, en tant que formes - et non séparées de Lui comme le pense et le croit "le monde" -.

Jésus m'incite ici à découvrir le sens véritable du corps, sa nature INCONDITIONNÉE (ni Bien ni Mal), sa place et son usage : sujet-objet impersonnel parfait de l'Absolu, manifesté Lui-même comme formes pour l'expérimentation de son jeu d'occultation-contemplation-reconnaissance.

Dans ma forme, par moments, afin que le jeu se poursuive, ni je suis ni je ne suis pas. Cependant, je ne me sens plus abandonné car je sais que je peux instantanément sortir ou réintégrer ma cage sans barreaux et jouir pleinement de mon jeu.

Dans cette lente animation de "mouvement et de repos", il y faut un ABANDON que seul l'Absolu, en se donnant Lui-même, peut apporter à sa manifestation. L'effort et le désir dits humains ne pourraient que le contrarier. J'ajouterai que cet état ressemble au côté féminin de l'Absolu, à la Mère. Le Père, lui, reste le Maître de la révélation-discernement de l'Être.

Le monde ? Ses habitants, en attendant de retrouver comme des "vivants issus du Vivant" la vision gnostique se pensent créatures d'un impossible créateur et ce "sentiment" de séparation d'avec leur Dieu les oblige à prendre leur existence à leur propre compte au sein d'innombrables croyances et à gagner leur vie à la sueur de leur front.

Je ne les dérange pas, les laissant aller "vers Jacques le Juste..." Ils ne m'empêchent pas de m'émerveiller de ce qui m'échoit dans la découverte de moi-même grâce à cette "sublime" misère qu'est le corps. Hormis ce corps, je suis la lumière sans être conscient d'être lumière. Grâce à lui, je suis lumière conscient d'être lumière.

Mario

* * *

Quel est donc Celui qui a connu le monde ? Le gnostique est au monde—sans être du monde. Si je suis gnostique, qui en moi connaît si ce n'est le Soi ? Le mental est créateur du monde (*Ramana Maharshi*) où il règne en maître incontesté si ce n'est pour le gnostique.

Si la nostalgie de mon être ne s'était pas déclarée, il serait toujours le maître puisque personne ne conteste son autorité. Ainsi va le monde. Mais, sachant désormais qui je suis, et usant de ma propre autorité, l'usurpateur a été relégué à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter, au service du Soi. L'ayant identifié une fois pour toutes et ayant désormais changé de Maître, ce corps peut jouer son rôle en permettant à l'Esprit de se révéler à lui-même. Il devient ainsi la merveille des merveilles dont nous parle Jésus au logion 29. Je ne suis pas ce que je croyais être, l'Évangile selon Thomas me le confirme par les paroles de Jésus : buvant à sa bouche, je serai comme Lui, je deviendrai Lui (*log 108*). Il me dit en outre (*log 77*) que je suis Lumière, uniquement Lumière. Je ne suis plus identifié au corps ; pourtant sans lui, je ne peux être conscient de moi-même ; le retour à l'Un, à mes origines, passe par la métanoïa jusqu'au lâcher prise total, ce qui ne saurait se faire que par une attention constante, sans intention. Il ne tient désormais qu'à moi de découvrir ce que je suis, car je n'ai jamais cessé d'être sans limites de temps et d'espace.

Louis

Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. (Gn 9-27). Ainsi dès le commencement de la Bible, il s'agit déjà d'une DESCENTE du divin, de l'Absolu en l'homme et d'une Remontée de celui-ci dans le divin, dans l'Unité. L'homme est donc bien le plan parfait de la création, il est le miroir du Divin, la vivante réponse au pourquoi de la manifestation.

- LA DESCENTE : C'est dans le plan de la création, dont Swâmi Vivekânanda dit qu'il est l'unité dans la variété, que le mental tente de régner en maître absolu alors qu'il n'en est qu'un des éléments constitutifs ; c'est de cette méprise que vient toute la douleur des hommes, de là également l'origine de l'unique péché, car il n'y en a qu'un, qui consiste à affirmer : *Je suis ce corps* et dès cet instant JE quitte l'Unité et j'entre dans la dualité.

Mais pour bien clarifier ces complexes notions, une fois de plus, l'Orient nous aide et tout particulièrement l'Inde. Les Hindous divisent le plan de la création en sept plans de notre conscience intérieure : le physique, le vital, le mental-vital, le mental supérieur, l'affectif, le psychique et le spirituel correspondant aux sept chakras. Ces différents plans, bien qu'apparemment distincts, forment notre identité et sont par là-même appelés à se connaître et s'accomplir dans l'Unité qui est leur ultime vérité. Ils sont le Corps dont parle Jésus dans le logion 80. Et trouver le corps, c'est être totalement homme au sens où l'on dit *Dieu s'est fait homme*. C'est-à-dire que Jésus est réellement, complètement homme et non qu'il imite l'homme comme, à l'inverse, la pâle "imitation de Jésus-Christ". Pour trouver le corps, ou dit autrement, pour se réaliser, il est nécessaire d'avoir connu le monde, d'être au monde. La vie matérielle est la base de la vie, si elle vacille, si elle est misérable, alors tout devient impossible. C'est aussi le sens d'*hériter la terre* (Mt 5.5). Hériter la terre, c'est connaître la réalité de la vie, la possession devient celle de l'esprit, et trouver le corps c'est régner sur la terre, c'est-à-dire être sage, mais d'une sagesse divine et non plus humaine.

Dans cet état de complet accomplissement de Soi, celui qui a trouvé le corps *SAIT* où est la place du mental, de la forme etc... Tout se structure à merveille, prend sa juste place, s'équilibre (l'équilibre parfait est un des sens peu usité de Samadhi) et ainsi se révèle et s'accomplit le logion 29.

C'est pourquoi il est très important de saisir que les sept plans de la conscience intérieure sont indivisibles, liés solidai-
rement et que la vie est destinée à les purifier pour permettre à l'être entier le retour à l'Unité. Ils doivent être réalisés en harmonie et le drame de ceux qui errent dans la dualité, les psychiques notamment, c'est d'avoir misé leur existence sur un seul (ou plusieurs, mais pas tous) aspect de leur être. Il ne faut laisser en arrière ni le physique, ni le vital, ni le mental qui risquent alors de revenir en ennemi contre l'esprit parti en avant. Aussitôt

qu'un progrès est fait dans un domaine, aller rechercher le plan qui stagne. Tous les plans de l'être doivent marcher de concert.

Le monde est l'occasion multiple (plusieurs chemins vers l'unité (Jn 14.2) pour la manifestation de s'accomplir dans un corps, de se connaître, se mirer (et non d'admirer ce qui suppose une division). *Plongez-vous dans le monde*, dit Swâmi Vivekânanda, *puis lorsque vous aurez souffert et joui de tout ce qu'il contient, viendra la renonciation ; c'est alors que viendra le calme. C'est dans cet état de calme que peut se faire la remontée vers l'Unité, quand l'être entier sait que le monde n'est pas digne de lui.*

- *LA REMONTEE* : La remontée vers l'Unité est une opération durant laquelle je lâche prise, j'abandonne, après l'avoir connu, l'attrait du monde qui n'est plus digne de Moi. (Quand on parle de la fin du monde, c'est bien sûr la fin de l'attrait du monde qu'il faut entendre ; que celui qui a des oreilles...).

J'ai trouvé le corps, je sais qui je suis et quelle est mon origine. Je suis alors sur le seuil... qu'il s'agit maintenant de franchir. Ce seuil, c'est en Inde la Mère Divine qui est Brahman mais qu'il faut dépasser, franchir pour entrer en Brahman. Plus près de nous (géographiquement) Jésus qui est le Christ, l'oint du Seigneur, est l'équivalent de la Mère Divine, et il affirme (Jn 14.6) : *Nul ne vient au père que par moi. Il est donc la voie unique, le seuil vers le Père, vers le Tout (log 77).*

Le franchissement de cette porte *-qui est toujours ouverte, et non pas à ouvrir (Ap 3.8.)-* c'est l'entrée dans le Sahasrara, le lotus à mille pétales, c'est le dépassement de l'identification avec Jésus qui reste encore l'adoration d'un dieu personnel, c'est l'accomplissement total et ultime de Soi en l'Absolu. Pour cela il a soigneusement fallu éviter que *le lion ne mange l'homme (log 7)*, que la forme n'absorbe l'esprit.

Celui qui a trouvé le corps, qui s'est trouvé, retrouvé, reconnu, a pris conscience qu'il était au monde sans être du monde. Il a réalisé l'équilibre parfait de son être et dès lors (comme il est si joliment dit (Ap 1.12) : *je me retournais*) il lui faut se retourner vers son origine qui est le but, qui est la résurrection. Cette prise de conscience de n'être pas du monde permet la réalisation du fameux Jugement Dernier qui n'est rien d'autre que la condamnation de la dualité pour qu'ait lieu la métanoïa vers l'Unité, la transfiguration de l'être qui Renait à Lui-même, sorte de rédemption dans la plénitude de la lumière.

Ainsi la connaissance de Soi, ces retrouvailles somptueuses que sont les Noces, l'entrée dans la chambre nuptiale, c'est, dans la bouche de Jésus, avoir trouvé le corps. Alors, bien évidemment le monde (*le lion qui mange l'homme du log 7*) n'est plus digne d'un tel être.

Alain

La vision juste est obtenue lors du passage de l'image à la lumière.

A trois reprises (log 56, 80, 111), Jésus nous dit de celui qui a connu le monde, ou, ce qui revient au même, de celui qui s'est trouvé lui-même, *le monde n'est pas digne de lui*.

L'état d'ignorance et d'occultation est caractérisé par des mots comme *le cadavre* (log 56), *le monde* (log 80) ou par la spéculation coupée du réel (log 111).

Les sens perçoivent les images et la pensée les interprète. C'est la merveille de la manifestation : *"la chair à cause de l'Esprit"* (log 29). Cependant les sens ne peuvent percevoir l'Esprit, le fini ne peut saisir l'infini, l'image ne peut capter la lumière...

La pensée est victime de ce défaut de perception. Le corps ainsi perçu fait écran à la lumière : c'est le corps-image.

Mais le corps choisi par celui qui est lumière ne peut que se laisser absorber par la lumière (log 83). Corps-lumière, il est alors l'artisan unique et indispensable de la révélation de l'Esprit à lui-même, l'agent de son actualisation. C'est l'Esprit qui se magnifie grâce au corps qu'il a choisi (log 29).

Le psychique ne perçoit que le corps-image, mais il n'est pas conscient de son défaut de perception. Le gnostique est identifié au corps-lumière. Il dit en s'assumant : *Je suis la lumière*. Il ne se désigne pas comme entité séparée, mais comme étant l'un qu'il a réintégré. Il est *le vivant issu du vivant qui ne connaît ni mort ni peur* (log 111).

Ainsi, mortel et périssable aux yeux du psychique, le corps est immortel et invulnérable aux yeux du gnostique. Celui-ci constate l'aveuglement du psychique mais il n'en est pas affecté : la vision erronée de le gêne pas.

Le logion 80 nous dit dans sa formulation elliptique que, grâce au corps, le passage de l'image à la lumière a eu lieu chez celui qui a connu le monde. *Voilà la merveille des merveilles !* (log 29).

Suis-je corps-image mortel ou corps-lumière immortel ? Plus simplement, suis-je image ou lumière ?

*Désert, le disciple est rempli de lumière,
partagé, il est rempli de ténèbres* (log 61).

Emile

RECHERCHES

**Le corps, pierre de touche
de la connaissance.**

Le mental, pierre d'achoppement.

Taillable et corvéable à merci, le corps est la proie facile des idéologues de tout bord à la recherche d'une victime expiatoire.

En revanche, affranchi de la mainmise de ses exploiters, le corps retrouve son importance, sa signification et sa fonction : *Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui (log 80).*

L'interprétation que le psychique est amené à donner du rôle du corps ne peut qu'être tendantieuse et partielle. Ou bien, comme chez les grecs, cette enveloppe charnelle périssable est une prison de l'âme impatiente de se délivrer, ou bien, comme chez les chrétiens, un Dieu meurt pour le rachat de nos fautes et ressuscite afin d'assurer le salut de notre âme et la résurrection des corps dans le futur. Une autre attitude, souvent en réaction contre les deux précédentes, consiste à vouer au corps un culte idolâtre. On s'identifie complètement à son corps : on veut le préserver du vieillissement, de la décrépitude, de la mort, on le veut éternel et éternellement jeune. En Orient, le psychique trouve ses raisons d'espérer dans les réincarnations successives susceptibles d'amener une libération progressive et, parfois, la sortie de la ronde des naissances et des morts.

Seul le gnostique a la vision juste du rôle du corps dans la manifestation. Dans ce domaine précis et essentiel, l'Évangile selon Thomas révèle un réalisme libérateur d'une prodigieuse fécondité. Un travail en profondeur a été fait et continue dans les Cahiers sur ce thème central.

Comme les déviations sont faciles et fréquentes entre la gnose et la paranoïa, - il n'y a souvent entre elles que l'épaisseur d'un cheveu - il importe d'être clair et de stigmatiser les tentatives de rejet, d'amalgame et de récupération.

Le gnostique n'accepte ni le mépris du corps ni l'identification au corps. Il peut formuler ainsi sa vision : *Je ne suis pas ce corps, mais ce corps est l'occasion de ma reconnaissance, ou bien encore : Ce corps en soi n'est rien, mais, délivré de l'emprise psychique, il est l'occasion de la révélation de ma nature véritable.*

Aujourd'hui, le psychique est à même de mesurer les déviations et les méfaits qu'un mépris du corps a occasionnés durant des siècles et même des millénaires, mais ce dont il ne se rend pas compte c'est le danger qu'il court de tomber dans l'extrême opposé et, par réaction, de vouer au corps un culte d'idolâtrie, de le considérer, non pas comme un instrument au service d'une réalité à la fois transcendante et immanente mais comme une finalité.

Comment ne pas signaler ici une tentative de déification du corps qui a plongé dans la perplexité de nombreux chercheurs épris d'ésotérisme ? Il s'agit de l'oeuvre de Sri Aurobindo à laquelle il associa la Mère dans sa réalisation communautaire. La philosophie de Sri Aurobindo, bien que fortement marquée par l'hindouisme, fut imprégnée en profondeur par la doctrine de l'évolution biologique. Participant à l'oeuvre de Sri Aurobindo, Mère continua de voir dans le corps le laboratoire biologique de l'homme de demain. C'est dans les cellules que va s'opérer la transmutation décisive de l'espèce et permettre l'accès à une conscience supramentale. Il s'agit de ne pas demeurer avec les attardés de l'évolution, mais, par un changement de conscience de passer de l'ignorance à la Connaissance... Passer de la conscience extérieure à une conscience directe et intimement intérieure¹. La Conscience (*chit*, de *sat chit ananda*) devient synonyme de pouvoir. Et il s'agit de faire descendre la Conscience supérieure dans la conscience terrestre et l'y établir en tant que force permanente réalisée².

La réflexion sur le rôle du corps dans la gnose ne peut que nous amener à voir dans l'entreprise de Sri Aurobindo et de Mère une tentative du psychique de faire assumer au corps un rôle qui le maintient finalement sous sa dépendance. Deux éléments sont révélateurs de ce qu'il faut bien appeler un abus de pouvoir. D'abord le recours au devenir biologique pour la transmutation des cellules ensuite l'ambiguïté sur l'identité et la fonction du corps. Au lieu d'être occasion et moyen de connaissance, on en fait un absolu qui s'inscrit en faux contre la mort. Du reste la mort physique de Sri Aurobindo et de Mère a été refusée par certains de leurs disciples. Vaste entreprise psychique de récupération qui vise à produire une espèce nouvelle sur l'échelle évolutive, une espèce intermédiaire aboutissant à la révélation du divin dans la matière.

Comme nous voilà loin de la compréhension gnostique du rôle du corps ! D'instrument merveilleux et indispensable au service d'une réalité qui l'englobe, il est devenu dans cette approche psychique une sorte d'idéal à réaliser, une finalité qui justifie un culte d'idolâtrie. *Corruptio optimi pessima*. La corruption est à la mesure de la perversion. Pour tenter de triompher de la gnose, le mental puise dans son propre fond ses raisons de croire et d'espérer. Par une sorte de transmutation à laquelle il convie les cellu-

1. QUESTION DE n° 49, lettres inédites, pp. 8-21, Paris, 1982.

2. *ibid.*

les de son corps, il parvient à un niveau de conscience supra-mental qui lui permet d'échapper à sa condition mortelle : *Je deviens ce que je vois en moi-même. Tout ce que la pensée me suggère, je peux le faire ; tout ce que la pensée me révèle, je peux le devenir. Telle devrait être l'inébranlable foi de l'homme en lui-même, car Dieu habite en lui*¹.

La démarche est d'autant plus dangereuse qu'elle s'apparente parfois jusqu'à s'y méprendre à celle de la gnose authentique dont elle emprunte jusqu'au vocabulaire. Mais finalement elle laisse transparaître une volonté de puissance beaucoup plus nietzschéenne que gnostique. La confusion qui résulte de cette hybridation doit être stigmatisée. Tout devenir, quelque soit le niveau auquel accède le mental ou le supramental, représente une démarche psychique parce qu'inscrite dans un processus spatio-temporel. La notion de progrès liée au devenir peut retenir l'attention du savant. Mais l'amalgame, science et gnose peut donner des fruits dangereux. Sri Aurobindo et Mère ne sont pas restés à l'abri de ce métissage qui n'a jamais séduit un Nisargadatta. Bien que la distorsion soit subtile, on ne peut en dire autant d'un Ramesh Balsekar, marqué fortement comme Krishnamurti, comme Sri Aurobindo par les thèses évolutionnistes du siècle dernier. Or ce qui nous intéresse, c'est que Ramesh Balsekar nous est présenté comme le successeur de Nisargadatta Maharaj et qu'il ne récuse pas cette filiation². Comme l'on sait, Ramesh Balsekar, qui a fait ses études à Londres, est devenu l'un des deux traducteurs de Nisargadatta (qui ne s'exprimait qu'en marathi). Chez celui qui accepte d'être reconnu comme le successeur de Nisargadatta on retrouve curieusement le processus de l'évolution biologique lié au processus spirituel. Parlant de certains êtres chez qui le processus de l'évolution s'est enclenché, il nous explique : *A partir de là, l'évolution se poursuit jusqu'à ce que l'identification fondamentale ait disparu. Certains organismes corps-esprit viennent à peine de s'orienter vers l'intérieur ; d'autres ont déjà pour ainsi dire, fait du chemin. Quelques-uns se trouvent déjà à la naissance, très proches de la désidentification radicale. Le processus de l'évolution spirituelle prend fin par une totale désidentification dans un organisme corps-esprit équipé à sa venue au monde d'une énergie suffisante pour recevoir l'illumination*³. Une énergie au départ, un processus évolutif ensuite jusqu'à l'illumination, tout semble nous éloigner du présent libérateur du gnostique. La gnose ne saurait prendre en compte l'évolution ; elle requiert tout d'abord l'abandon des conditionnements qui empêchent la vision. Le mental s'attache aux images pour les expliquer et les interpréter ; il constitue l'obstacle à la réalisation. Le corps, libéré de l'emprise psychique, est l'agent révélateur de la suprême Réalité. Il permet à la présence d'être consciente d'elle-même, de s'actualiser en quelque sorte dans une attention dépourvue d'intention, affranchie du passé et du devenir.

1. Sri Aurobindo, *Thoughts and Glimpses*, p. 7, 1950.

2. Rencontre du successeur de Nisargadatta Maharaj, Ramesh Balsekar avec Gilles Farcet, le 1er avril 1991 à Bombay, *Terre du Ciel* n° 5.

3. *ibid.*

L'évolution fait appel au temps. La gnose transcende le temps. La pensée s'exerce dans un contexte spatio-temporel. La gnose se vit sans recourir aux concepts qu'alimentent la mémoire et l'imagination ; elle est à l'écoute de ce qui demande à être reconnu. Le corps est l'unique occasion de cette reconnaissance. Il ne peut remplir son office que s'il n'est plus sollicité par le devenir. C'est pourquoi la réflexion sur ce sujet central du rôle du corps dans l'éveil doit être poursuivie dans la ligne de la gnose authentique. Le faux doit être stigmatisé. Les rapprochements arbitraires repérés et caractérisés. Il s'agit donc de comprendre que, à la lumière de la gnose, le corps n'est pas le lieu d'investissement des systèmes de pensée quels qu'ils soient mais l'occasion unique d'une attention affranchie de tout devenir, d'une écoute qui permet à la présence d'être consciente d'elle-même.

Le discernement entre pensée et gnose -ou entre mental et connaissance- amène le gnostique à repérer le piège de la récupération de la gnose par le psychique et de son aliénation par une insertion dans un contexte de devenir qui lui est par nature étranger. Sri Aurobindo-Mère n'ont pas évité au corps le redoutable écueil de l'évolution biologique. Ramesh Balsekar ne semble pas y échapper complètement. Même Krishnamurti en a subi l'influence. En revanche chez Nisargadatta, resté à l'abri de la culture occidentale, on ne trouve pas trace de ce "cadeau empoisonné" : *Mon être est la totalité, il est tout, y compris nous-même, mais aucune autorité permettant de changer quoi que ce soit n'est accordée, ni à moi, ni à vous (Ni ceci ni cela, p. 210)*. Avec un réalisme salutaire, il balaie tout espoir en des lendemains meilleurs : *Tant de saints et de sages tout au long des âges sont venus puis repartis, s'efforçant de leur mieux d'améliorer le monde ! En est-il aucun qui soit parvenu à le rendre meilleur ? (Ni ceci ni cela, p. 215)*. Pour Nisargadatta, comme pour Jésus, c'est le corps qui permet l'accès à l'éveil : *C'est uniquement grâce au corps que l'Etre peut se connaître et participer à l'activité du monde manifesté. En son absence l'Etre ne se connaît pas lui-même (Ni ceci ni cela, p. 172)*.

Le funeste mélange des genres a amené certains pseudognostiques à établir un rapprochement entre Mère et U.G. alors que ce dernier, très au courant des mouvements culturels, scientifiques et philosophiques fait table rase de sa culture hindoue et de celle qu'il a connue alors qu'il était associé aux activités de la Société théosophique. Qu'ont en commun Mère et U.G. pour que certains chercheurs qui s'interrogent sur le devenir de l'homme puissent les rapprocher ? Mère voit dans une évolution biologique l'accession à un supramental grâce à une lente modification des cellules du corps. On peut dire que, d'une certaine façon, U.G. va dans ce sens : chez lui, tout repose sur le corps ; mais sa réhabilitation n'est liée ni de près ni de loin à un quelconque devenir religieux scientifique ou psychologique. Pas plus que chez Jésus ou chez Nisargadatta, le corps n'est chez U.G. le lieu

d'investissement du mental : la mise en évidence de sa fonction révèle justement qu'il transcende le mental, autrement dit qu'il n'est pas lié à la naissance et à la mort. Il importe de souligner que chez U.G. la compréhension du rôle du corps est d'une rare pénétration. Vouloir la rapprocher de celle de Mère serait la ramener à un niveau psychique auquel elle est totalement étrangère. Dans *Le mental est un mythe*, (p. 19-20) la voie est tracée : *C'est le corps qui est immortel ... La pensée se juge elle-même non seulement comme chargée de protéger sa propre continuité mais aussi celle du corps. C'est une double méprise. La pensée est liée au devenir, le corps est immortel, c'est un renversement complet qui confond les adeptes du progrès. Pourtant ses propos sont dans le droit fil de la gnose.*

Dépouillé du mental, le corps fonctionne naturellement. Grâce à lui la présence se découvre conscience, la lumière peut se dire lumière. Occasion de cette reconnaissance, le corps qui n'est rien en dehors de la réalité qu'il révèle, ne saurait subsister séparément sous peine de maintenir une insupportable dualité ; il est sur-le-champ absorbé par la lumière qu'il révèle à elle-même, ce qui veut dire en clair pour le gnostique que les images ne sont images qu'en tant que mirage mais qu'en réalité elles sont lumière, que tout est lumière à commencer par ce corps dont l'attention à la lumière se traduit par un effacement complet au cours duquel il perd la sensation d'être un corps. L'intégration est complète lorsque Jésus dit : *Je suis la lumière qui est sur eux tous...* (log 77), de même, lorsque Nisargadatta déclare : *Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves. U.G. rejoint l'un et l'autre en déclarant que le corps est immortel : Ce corps ne connaît pas la mort. La seule mort est celle de l'illusion, de la peur, du savoir que nous avons sur nous-mêmes et sur le monde qui nous entoure. (Thought is your enemy, p. 63. Pour l'édition française correspondante voir Cahiers Métanoïa n° 66, p. 27).*

Que ce corps au service de la lumière soit lui-même lumière aux yeux de la lumière et que l'image vue et interprétée par le mental soit tromperie en ne trompant que le mental voilà le renversement complet et déroutant pour la pensée. Merveilleuse unité, s'écriera le gnostique ! Terrible simplification par réduction, déplorera le psychique ! Le constat offre à qui peut le faire l'occasion de sa propre vérification. Le gnostique voit dans ce que U.G. appelle "l'état naturel" l'abandon des conditionnements, de la pensée, de la culture, des concepts, rejoignant par delà deux millénaires un autre visionnaire aussi abrupt et tranchant que lui : *Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout (log 67).*

Le corps, voué à sa fonction naturelle, participe de l'innocence, de l'harmonie et de la félicité de la réalité suprême qu'il révèle à elle-même. C'est ce qui fait dire à U.G. parlant des manières de concepts : *Toutes leurs philosophies ne valent pas la*

sagesse innée du corps lui-même. Tout ce qu'ils qualifient d'activité mentale, spirituelle, émotionnelle et leurs sentiments ne sont qu'un unique processus. Ce corps-ci est hautement intelligent et n'a aucun besoin de ces enseignements scientifiques ou théologiques pour survivre et procréer. Rejetez toutes ces fabulations sur la vie, la mort, la libération et le corps demeure sain et sauf et fonctionne harmonieusement... (ibid : 21-22).

D'aucuns voudraient voir dans l'attitude d'U.G. une dissidence révolutionnaire. Elle peut être qualifiée ainsi par le chercheur soucieux de maintenir les concepts mais non par le gnostique qui les évacue de son champ d'écoute. A ce titre-là, le reproche serait aussi justifié si on l'adressait à Jésus : en nous invitant à nous dépouiller de nos vêtements à l'exemple des petits enfants et en conviant l'homme chargé de jours et de théories à contempler le petit de sept jours, il nous convie à lâcher non pas le corps mais son tortionnaire, le mental. Alors, comme dit U.G., c'est la continuité mentale qui meurt (ibid. p. 61).

Dans son activité naturelle, le corps perd la sensation d'être le corps et retrouve l'état d'innocence originelle. Si vous avez la chance que cela se fasse jour en vous, vous mourrez. C'est la continuité mentale qui meurt. Le corps ne connaît pas la mort (ibid p. 61). Le corps qui bénéficie de cette chance ne connaît pas la peur non plus : Le vivant issu du vivant ne connaîtra ni mort ni peur (log 111).

Dans l'attention sans intention, le corps ne se vit pas comme une entité séparée. Dégagé de la coercition de la personne, il retrouve la spontanéité et l'innocence de sa nature originelle. Possédant tous les dons, il les ignore. La nature entière le protège à son insu. Il baigne dans l'harmonie, la douceur et la tendresse comme le bébé avant la naissance, nourri sans excès ni manque, vit la béatitude dans l'état d'apesanteur du liquide amniotique.

Ce que le mental peut qualifier de dissidence révolutionnaire n'est somme toute qu'un état naturel retrouvé où la continuité psychique a été stoppée, la mémoire et l'imagination n'étant plus sollicitées. Le corps alors est requis par ce qui lui échoit d'instant en instant naturellement. U.G. parle très clairement de cette disposition innée, libérée des entraves d'une pensée mortifère (ibid. p. 163). Il faut croire que le mental réussit son travail d'occultation pour laisser penser que les propos d'U.G. ont un caractère outrancier et provocateur ; mais il ne saurait circonvenir le gnostique. Les paroles de Jésus et celles de Nisargadatta sont non moins percutantes cependant l'habitude émousse et ternit l'audace, la fraîcheur et la spontanéité que la gnose puise à la source. L'indicible peut se dire, demande à se dire, jubile de se dire. Grâce au corps, l'Absolu dit *Je* ou *Je suis la lumière*. Le corps, occasion de la reconnaissance, n'est pas différent de ce qu'il permet de révéler. Le gnostique le sait pour qui tout est lumière.

Emile Gillibert

MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

Au même,
... et à ceux qui cherchent
encore de tout leur cœur.

Tous les hommes sont confrontés à une incontournable fatalité : ils vont mourir !

Devant les injustices, absurdités, inégalités de toutes sortes qui précèdent ce moment sans appel, les psychiques cherchent la "survie". Ils inventent donc des mythes qui promettent un au-delà, un ailleurs réparateur, consolateur comme le paraclet des anciens juifs ou le paradis des Chrétiens et des Musulmans.

Par un fait de nature, la psyché se perpétue au-delà de la destruction du corps et la puissance de projection de l'Ego étant immense, toute une suite de phénomènes soi-disant occultes les ont confortés, siècle après siècle, dans l'idée que leurs mythes étaient réels et répondaient à la réalité supposée de leur nature.

Comme le dit Nisargadatta, pour le psychique, au-delà de la mort, "le rêve continue". La ronde implacable des naissances et des morts est ainsi assurée et tout éveil impossible.

Pour le gnostique, la question de la survie ne se pose pas. Il sait qu'il a toujours été, qu'il est donc impossible qu'il meure. Il sait qu'il est la cause première de toute chose et d'abord de cet individu, de cette personnalité, qu'il habite mais auquel il ne s'identifie pas.

D'où surgit la manifestation...? Il faut bien qu'il y ait d'abord quelque chose souhaitant se manifester. C'est l'Absolu ! Le gnostique dit "je". Je suis le brahman, j'assume tout, je commande tout ! Tout sort de mon Etre et je ne rejette rien, mais rien n'est mon Etre.

La question de la survie ne se posant pas, sous peine d'absurdité, le gnostique n'a besoin ni de mythes ni de religions (il n'y a rien à relier) ni de Dieu.

Il ne peut considérer que d'un oeil froid et quelque peu horrifié le Dieu démiurge du croyant. Un Dieu tantôt vengeur, tantôt consolateur, un Dieu qui attend, un Dieu qui rétribue... absurde, comme le dit Alphonse Allais : "Si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui a bien rendu !"

Pour le gnostique ce sentiment formidable d'avoir toujours été bouleversé tout, est à la base de tout - du retournement, de la métanoïa -

Qu'est-ce que cette situation passagère, si elle a été précédée d'un autre état ?

Qu'est-ce que cette soi-disant naissance si avant j'étais ?

Quelle réalité attacher à cette condition, si elle ne doit pas durer et qu'elle a été "précédée" d'une autre qui n'a pas connu le début, la fuite du temps et qui est à l'évidence mon véritable état ?

Tout est là et tout est fondamentalement différent : la naissance n'est pas la naissance et la mort n'est pas la mort. Il y a de quoi changer les perspectives ! Il y a de quoi être bouleversé avant de régner sur le Tout !

Je passe par ce monde, par ce rêve en quelque sorte. Je ne fais que passer... "Soyez passants" (log 42).

Tous ceux qui s'éveillent à cette réalité suprême disent d'eux-mêmes la même chose : Je suis non-né. "Ungeboren" dit Maître Eckhart, le mot allemand sans le trait d'union français étant plus satisfaisant. Je suis, j'ai toujours été vivant et bien évidemment "les vivants ne meurent pas !" (log 11).

Je suis très provisoirement dans un corps qui mange, dort, procréé, gamberge, souffre, vieillit et s'éteint.

Mais, comme dit Nisargatta, quand vous conduisez, vous n'êtes pas l'"automobile". L'auto n'est rien en tant que tel (les créatures sont pur néant), l'aventure du voyage est tout. L'objet attire peu mon attention. Sa fonction me fascine.

Se sachant cause unique de lui-même, le gnostique ne peut se poser qu'une seule question : Etant le seul existant, pourquoi me suis-je occulté dans ce rêve ?

La réponse jaillit : Etant pure essence, je suis pure inconnissance. Parfait, complet, au-delà des mots, je suis ce que je veux et je veux ce que je suis.

Pourtant la projection hors de moi d'un miroir qui n'est pas moi me permet de jouir à l'infini de moi-même.

- la pauvreté me révèle ma richesse infinie.
- le temps me révèle mon éternel maintenant
- l'espace me révèle mon infini sans bornes ni mots.
- la souffrance me révèle mon immuable félicité.
- le désir me révèle ma joie infinie où je ne gagne ni ne diminue.

JE SUIS - JE SAIS
et je n'en finis pas de me combler moi-même, par moi-même, pour moi-même.

C'est pourquoi je n'en finis pas de jouer ce jeu merveilleux. Je n'en finis pas de projeter ma manifestation qui me gratifie au-delà de tout.

Je suis l'Etre de toute chose et nul n'est mon Etre.

Je suis le Parabrahman, l'Unique, le seul existant, la lumière où naissent et disparaissent tous les rêves.

Pure essence, Pure conscience, Je suis,

Ananda Sagara
l'Océan de joie infinie,

Plus de mots,

LE MEME



19/09/91

L'instant est éternité

L'éternité, dans l'idée commune et non avertie que l'on s'en fait, est une quantité infinie de temps, le temps étant une dimension stable, mesurable grâce à une unité de mesure multipliable et divisible, tout comme l'espace.

Mais cette conception n'a pour moi aucun fondement valable. Elle repose sur l'espoir tenace du mental en la pérennité de la création privée, coupée de sa source.

Les êtres et les choses non coupées de la source naissent et meurent aussitôt, ou plutôt non, elles apparaissent et elles disparaissent dans l'instant, ne donnant prise ni à l'idée du temps ni à celle de leur pseudo-réalité. C'est la manifestation. C'est sans le temps. Et c'est d'ailleurs aussi sans l'espace en tant que dimension stable et référencée.

La manifestation m'apparaît, fugitivement, en images et en concepts dans la bulle du mental, en conscience. Les images et les concepts forment une représentation mentale appelée "êtres et choses", que l'ignorance tient pour réelles.

Cependant le temps dimension stable est un rêve créé par la peur de l'homme pour son destin éphémère.

Le temps s'arrête dans le sommeil profond.

Le temps s'accélère quand l'existence est routinière, quand l'âge est avancé, quand les jours se ressemblent.

Le temps ralentit quand la vie est intense, dans l'émotion, la frayeur, la rencontre, la révélation ou l'accident. Il peut même s'arrêter, dans la méditation.

Le temps est malléable, il n'est pas mesurable, car il est relatif. C'est une abstraction. Qui saisit cela ne vieillit pas, ne mourra pas, n'est jamais né. L'éternité lui est acquise, et sans délai.

L'instant de durée zéro est toujours là dans le creux de ma main depuis toujours et pour toujours. Je n'attends plus.

C.

* * *

8/07/91

La conscience éveillée me montre l'état d'ignorance, de sommeil dans lequel le monde est plongé. La connaissance passe par la conscience du sommeil du monde.

L'amour me montre l'innocence dans laquelle cela se produit. Nul responsable si ce n'est l'ensemble, le tout. Nul besoin d'un Rédempteur particulier, venu ou à venir, l'innocence n'a pas à être rédimée.

Le Royaume s'étend sur la terre.

Etant le tout, je suis responsable et innocent de tout ; tout ce qui vient à ma conscience m'affecte car je désire que rien ne me reste voilé, mais rien ne m'entraîne dans l'enchaînement des causes. Je participe pourtant, concerné intimement par ce que je perçois. Le mental vu comme tel, le Royaume s'étend sur la terre.

C.



BIBLIOGRAPHIE

SRI NISARGADATTA MAHARAJ. *A la Source de la Conscience*. traduit de l'anglais par Paul Vervisch. Les Deux Océans. Paris. 1991.

Il y avait une fois en Inde dans un quartier surpeuplé et mal famé de Bombay, l'une des villes les plus polluées au monde, un obscur petit marchand, prénommé Maruti, qui passait ses journées à vendre en plein air à l'étal de sa petite échoppe, des bidis (sorte de cigarette indienne) qu'il savait confectionner lui-même.

Rien de bien extraordinaire dans sa vie. Né en mars 1897, à Bombay, d'un milieu d'origine paysanne, son enfance s'écoula comme celle de la majorité de ses concitoyens dans une atmosphère à la fois laborieuse et religieuse. D'abord employé de bureau, il décida par la suite de se lancer dans le commerce. Seul point particulier, mais qui n'en est pas un dans le contexte de l'Inde, aujourd'hui encore : un vif intérêt pour la spiritualité.

Jusqu'à 35 ans, bien que menant la vie d'un simple père de famille, il ne cessa d'attendre la réponse à la soif intérieure qui le tenaillait depuis l'enfance. C'est alors qu'il fit la rencontre de celui qui allait devenir son Gourou, Siddharameshwar Maharaj, appartenant à l'antique tradition des Navnath Sampradaya. Rencontre capitale, car la foi totale de Maruti dans les paroles de son Maître l'amena en peu de temps à réaliser lui-même l'Absolu : *La relation entre mon Gourou et moi a duré à peine deux ans et demi. Il habitait à deux cents kilomètres d'ici et tous les quatre mois il venait passer quinze jours à Bombay. Ceci est le fruit de cela. Les paroles qu'il m'a données m'ont touché très profondément. Je ne me suis alors attaché qu'à une seule chose : les paroles de mon Gourou sont la vérité ! Et ce qu'il m'a dit est "Vous êtes le Parabrahman..." Après cela, plus le moindre doute, plus la moindre question à ce sujet ! A partir du moment où mon Gourou m'a transmis ce qu'il avait à dire, je ne me suis plus occupé de rien d'autre, je m'en suis tenu aux seules paroles du Gourou. (p.11).*

Etabli en Brahman, il prit le nom de Nisargadatta (Nisarga : spontané ; datta : présence), sans pour autant cesser de garder l'apparence d'un banal chef de famille. Bien que toujours vêtu de blanc, il n'avait rien d'un yogi, ni d'un renonçant et ne s'est jamais posé en Mahatma. C'est à cette époque qu'il décida de se faire aménager une pièce de méditation où il vivra pendant cinquante ans, recevant les chercheurs de vérité et célébrant quotidiennement les bhajans, pour respecter la promesse faite à son Gourou. Les chants dévotionnels sont d'ailleurs la voie de réalisation la plus facile pour le commun des mortels :

- Visiteur. La connaissance exposée par Maharaj est pour les Jnanis. Que peut faire un homme simple qui n'arrive pas à comprendre ?

- Maharaj. *Bhajans et méditation. Par la méditation la connaissance immature arrive à maturité.*

Lui qui ne parlait que sa langue maternelle, le Marathi, et qui était resté inconnu dans son propre quartier, vit bientôt affluer des visiteurs venus du monde entier : *Beaucoup viennent ici chanter les bhajans, mais ils ne réagissent pas à leur sens profond. Beaucoup d'étrangers venus ici sont, eux, touchés par la profondeur de ce qui est dit. Vous, les étrangers, possédez cet avantage parce que, dans une vie précédente, vous faisiez partie de l'armée de cette grande incarnation, Rama. Vous étiez les guerriers, les partisans de Rama et donc protégés par lui. Lors d'incarnations suivantes vous avez émigré vers l'Est, mais vous avez plus de raisons de vous sentir ici chez vous que les Indiens. Les étrangers me reconnaissent, mais l'Indien de la rue ne me connaît pas...* (p. 173).

Atteint d'un cancer à la gorge, il devait quitter son corps le 8 septembre 1981, à l'âge de 84 ans. Mais de celui qui n'est jamais né, comment peut-on dire qu'il est mort ? *Sa Majesté l'Empereur s'est endormi, cela ne signifie pas qu'il soit mort* (p. 85).

Jean Dunn, fidèle auditrice de Nisargadatta et collaboratrice de "The Mountain Path", le journal du "Ramanashram", l'ashram de Ramana Maharshi, nous avait déjà donné avec "Graines de Conscience" une suite d'entretiens recueillis entre juillet 1979 et avril 1980. Par la suite, elle avait publié aux U.S.A. "Prior to Consciousness", couvrant la période suivante d'avril 1980 à juillet 1981, soit deux mois avant le départ de Maharaj. Grâce à Paul Vervisch, ce recueil vient de paraître en français aux "Deux Océans" sous le titre : "A la Source de la Conscience". C'est donc en quelque sorte le "testament spirituel" de Maharaj qui nous est ainsi livré.

Malgré son état de santé critique, Maharaj nous apparaît toujours aussi caustique, n'hésitant jamais à malmener notre petit ego : *Il n'enseignait que la vérité la plus haute, nous dit Jean Dunn dans sa préface, par suite de la faiblesse de son corps les discussions certains jours étaient brèves mais une seule de ses phrases était comme une Upanishad. Nous retrouvons donc Maharaj tel que nous le connaissions déjà avec toute sa verve : Ne vous occupez pas de la libération, occupez-vous seulement de vous-même, de ce que vous êtes. Quand vous le saurez, l'ignorance et la connaissance, les deux disparaîtront* (p. 104-105), son humour dévastateur et ses formules coups de poing :

- Visiteur. *Dakshinamurti (aspect de Shiva) enseignait ses disciples en silence.*

- Maharaj. *Que Dakshinamurti aille au diable, ce ne sont que des ragots que vous rapportez là, une chose que vous avez lue ou entendue ! Quelles sont vos propres expériences ?...* (p. 160).

Nous nous sommes à ce point identifiés à notre corps et à notre

mental qu'il nous est devenu presque impossible de raisonner en dehors des limites étroites des concepts que nous avons nous-mêmes créés. Comment pouvons-nous être ce qui est produit par la nourriture et entretenu par elle, ce corps qui ne cesse de changer avant de disparaître définitivement ? Vous portez momentanément ce costume corporel, prenez bien note de cela ! (p. 15).

Qui suis-je avant l'apparition de cette forme éphémère ? Je suis Cela, l'Absolu, Paramatman, Brahman. Maharaj ne cesse de nous ramener à notre "Je" éternel, incréé et inconditionné, au-delà du temps et de l'espace, au-delà du mental et de la conscience dont il est pourtant en quelque sorte l'origine et la fin. C'est en nous-même et par nous-même qu'il nous faut trouver ce "Je suis" que rien ne saurait exprimer mais à partir duquel se déploie le jeu de la création tout entière : *Qu'est-ce que le Soi ? Si... vous pouvez vous déployer il est tout, le monde est sa manifestation. Mais en même temps il est minuscule, l'étreté-semence est comme un atome, une pointe d'épingle de "Je suis" (p. 42).*

La méditation consiste donc tout simplement à remonter à notre source originelle, ce Soi-noyau, sans tache, immaculé, plus subtil que l'espace. Lorsque tous les concepts sont abandonnés, je suis au-delà même de "Je suis" : *Quand vous avez assimilé cela vous êtes le Dieu le plus haut, le point vers lequel toutes choses s'élèvent. La source et la fin sont un même point, une fois intégré vous êtes libéré de ce point. Personne n'essaie de comprendre cet avènement de "Je suis". Je, l'Absolu, ne suis pas ce "Je suis"... Dans la méditation votre être devrait se fondre en lui-même, devenir une non-dualité (p. 43).*

Aucun concept, même celui du "Je suis", ne résiste à la négation radicale que lui oppose Maharaj : *Quel que soit le concept que vous possédez sur vous-même, il ne peut pas être vrai... C'est pendant que le concept "Je suis" est là qu'il faut comprendre qu'il s'agit d'un concept. Une fois qu'il aura fusionné avec l'état originel qui, ou quoi, demeure pour chercher à le savoir ? L'entité illusoire a disparu (p. 32). Pour trouver votre propre paix intérieure, cessez de vous battre avec les concepts : Restez tranquille. Ne luttez pas, ne vous efforcez pas de sortir de la boue des concepts, vous ne ferez que vous enfoncer davantage. Restez tranquilles ! (p. 43).*

Nous ne pourrions jamais comprendre avec le mental puisque nous ne sommes ni le mental, ni les mots, ni leur signification : *Le savoir "Je suis" est nouveau mais il n'est pas le Réel. Le Réel je ne vous en parle pas, les mots oblitèrent Cela. Quoique je puisse vous dire ce ne sera pas la vérité parce que cela aura surgi du "Je suis". La vérité dépasse toutes possibilités d'expression... (p. 34). Nous croyons que la conscience est la plus haute vérité, alors qu'en réalité nous sommes l'état avant la conscience : Je suis pleinement établi dans cet état non-né tout en continuant à faire l'expérience de la multiplicité, mais elle ne peut pas agir sur moi (p. 73).*

Aucune Ecriture, aucune pratique ne peut nous mener à Cela car les Ecritures et les pratiques n'ont de sens que pour ceux qui s'identifient au corps-mental. Maharaj compare ainsi l'Absolu à un assassin en fuite que ni les Védas, ni les Pouranas ne parviennent à découvrir ou à localiser. L'assassin est tellement sûr de lui qu'il va s'asseoir à l'endroit même où sont mis au point les plans pour le capturer. C'est pour cela qu'il ne se fait jamais attraper (p. 118) ! Maharaj s'attaque ainsi à la racine des religions établies dont le délire obsessionnel se nourrit du miraculeux et du sensationnel propres à émouvoir les âmes frustes : *Des Sages et des Saints, il y en a partout, mais ils aspirent toujours à l'existence, ils veulent prolonger l'état d'être... Vous avez créé un Dieu parce que vous avez besoin de quelqu'un auprès de qui aller mendier et vous faire consoler, c'est cela que vous appelez spiritualité !* (p. 94).

Les clefs de la Gnose semblaient perdues en Occident. Voilà qu'au XX^e siècle, avec la découverte de l'Evangile selon Thomas, puis la révélation des grands maîtres hindous de la non-dualité, Ramana Maharshi, Nisargadatta... elles nous sont à nouveau accessibles. Nous autres occidentaux avons donc une chance à saisir depuis que les Indiens, avides de modernité, en sont venus à suivre des chemins détournés : *Mon enseignement se répand parmi les étrangers grâce à la langue anglaise. Ce sont des gens intelligents, très avancés et il y en a des milliers. Ce qu'il y a d'étonnant dans ce phénomène est que mon expérience se révélera être en conflit avec les idées de ces pays étrangers. Elle se répandra pourtant en Amérique et de là reviendra en Inde. Quand les indiens la découvriront, ils diront : "Nous pouvons l'accepter, elle a reçu l'approbation de l'étranger !" (p. 47).*

Yves Moatty

UNIFICATION



POÉSIES

"et à celui qui chevauchait en ouest,
une invisible main renverse le col de sa monture,
et lui remet la tête en est..."

Saint-John Perse

Vents

l'oiseau des cimes
d'un coup d'aile dessine
le signe fugitif
de la première aurore

la vibration sonore
du premier coup de gong
s'enroule longuement
au centre du silence

à la porte de nos lèvres
s'engouffre pour notre soif
plus fragile qu'une caresse
la première goutte de rosée

qui donc chevauche le vent
au soleil du grand est
hors la joie d'être là
l'instant du lâcher prise

de l'étoile à l'atome
vibre tant de lumière
ondulant doucement
les fibres de ton corps

Yves

LUDION

Encore une fois recommencé,
le miracle de moi à moi-même révélé
dans les eaux mêlées de la rencontre ;
de nouveau, le mirage envolé
de ces "dieux" illusoires qui se montrent
avant d'être inspirés en moi,
L'INSAISSABLE.

Encore une fois occulté,
ce mystère de la transparence
originelle des corps,
dans le mensonge subtil des sens,
qui posent une forme dans un décor
dont je dissous l'évanescence
dans la lumière de ma présence,
INCONNAISSABLE.

Prodige inégalé du Dire qui se livre,
pour tenter d'exprimer le Vivre qui me tait,
quand c'est toujours le même, d'avoir toujours été
qui entend, voit et s'enivre,
et puis, s'oublie dans ma Félicité...
INALTERABLE.

L'Un dit

30.08.91

rite
du commencement

l'oeil ouvre le jour
visite la maison endormie
dissipe la buée sur
les carreaux du désir

bonheur à être
sans raison ni sens

entre le début et la fin
la forêt peut prendre feu
le sol avaler mon ombre
se couvrir de zinnias

de l'aube défaite
à l'aube vacante
le temps oscille
freinant la chute
quasi infinie
de la neige

déployant
ma propre durée
de flocon inscrit dans
le même remous de surface
la même absence insouciant
de naissance et de mort

ainsi soulevé éparpillé
l'Un n'a dans les mots que
le charme des éclats de verre
quand une lumière s'irise
sur leur biseau

Ni autre ni pareil

Le souffle fugace de ce corps
promu à ma reconnaissance
glisse dans le souffle universel
de la transparence
au sein même de ma lumière omniprésente
le temps s'est dissout
dans le non-temps
la vie unifiée module
l'amplitude du mouvement
et du repos
dans le lieu sans lieu
de ma transfiguration
à l'évidence
je me comble moi-même
de ce qu'en moi
je découvre
au moment où par amour pour moi
mon officiant s'éteint à lui-même
ainsi à partir de moi-même
je suis rendu à moi-même
n'ayant ni autre ni pareil
qui autre que moi
fascinerait mon coeur ?
je suis la beauté et sa source
je suis l'image et la lumière
l'une s'efface l'autre demeure
l'impermanence prend fin
dans la permanence
ma vision est à jamais désambuée
de l'écume des jours

Emile

13.07.91